Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 18 (1880)
Heft: 51

Artikel: Encore le magnétisme
Autor: E.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-186005

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Dix-huitième année. N° 51 Samedi 18 Décembre 1880.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
Pour la Suisse : un an, 4 fr. ; six mois, 2 fr. 50.
Pour l'étranger : 6 fr. 60.

On peut **s'abonner** aux Bureaux des Postes ; — au magasin MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois.* — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

Encore le magnétisme.

M. Donato est le lion du jour. On vend son portrait, on se le montre furtivement dans les lieux publics et sur nos places ; il n'est même pas bien sûr qu'il ne se produise point un léger sentiment de crainte chez telle personne qui rencontre au détour d'une rue le regard profond et brillant du magnétiseur.

Cette réputation n'est pas usurpée. Le maître a fait des prodiges. Ce qui est mieux encore, il a su écarter tout soupçon de charlatanisme et de simulation, en opérant sur des sujets dont la bonne foi n'est pas suspectée. Il faut aussi lui savoir gré de ne pas avoir jeté de la poudre aux yeux de ses auditeurs et de leur avoir confessé en toute franchise que, pour la réussite immédiate d'expériences publiques, il faut chez les sujets certaines conditions d'âge et de tempérament.

Le fait que le magnétiseur doit employer de plus grands et plus longs efforts pour agir sur telles natures, et qu'il échoue parfois dans ses premières tentatives, est un argument en faveur de la sincérité des résultats qu'il obtient. L'exception confirme la règle.

Aussi l'étonnement a-t-il été d'autant plus grand qu'il ne semblait pas possible de soupçonner la fraude. La Faculté en corps a assisté aux expériences, elle admet les faits, cherche à les discuter et avoue que le magnétisme a, sur certains points, devancé la science.

C'est certainement un spectacle saisissant que celui de ce groupe de jeunes gens attirés par une force invisible partout où le maître les appelle, sans qu'aucun obstacle semble devoir les arrêter.

Tour à tour le magnétiseur leur suggère la sensation du chaud et du froid, le sentiment de la joie et de la tristesse. Et voilà qu'ils s'essuient le front avec leurs mouchoirs, ou s'éventent de la main, si cet objet de toilette leur fait défaut. Tout à coup ils grelottent, relèvent le col de leur habit et se soufflent sur leurs doigts, comme s'ils avaient l'onglée. Tantôt ils rient aux éclats, à la volonté de celui qui les domine, tantôt ils s'arrêtent brusquement comme glacés d'une terreur subite.

Les utilitaires songent déjà aux applications pratiques du magnétisme : M. Donato peut empêcher ses sujets de parler. Combien de maris ont fait un retour sur eux-mêmes et sur leur ménage, en songeant aux effets bienfaisants d'un tel pouvoir !

Entre la coupe et les lèvres, il y a place pour M. Donato, qui défend au patient de boire dans le verre qu'il tient en main, et, pour le récompenser de cette abstinence, lui fait avaler de l'eau pure ; sur quoi le patient déclare, d'un petit ton connaisseur, avoir bu du vin blanc très fort.

Quel coup porté à notre vignoble, si les eaux de Bret ou de Pierre-Ozaire venaient à produire sur les palais desséchés le même effet que les crus d'Yvorne ou de Lavaux ! M. Donato fera bien de ne pas tenter cette expérience dans certaines localités des bords du lac.

Ce qui est incroyable, c'est l'influence partielle, localisée, que le magnétiseur exerce sur les facultés. On admettrait peut-être qu'il arrivât à paralyser certains organes et à en empêcher le fonctionnement, mais ce qui est incompréhensible, c'est la suppression partielle de la mémoire d'un nom, d'un chiffre, alors que la faculté n'est atteinte que sur ce point.

Que de gens voudraient ainsi se faire magnétiser.... et oublier !

Déjà on prétend que les marchands de combustibles, dont les affaires ne sont guère brillantes par la température exceptionnellement douce dont nous jouissons, projettent un vaste pétitionnement à M. Donato pour le prier de suggérer le moins possible la sensation du chaud et de la remplacer au besoin par un froid septentrional.

On assure enfin qu'à la salle d'armes quelques amateurs étudient une botte secrète qu'on appellera le « coup du magnétiseur » : l'adversaire endormi par un regard flamboyant est touché en pleine poitrine.

Qui voudra désormais se mesurer avec Donato ?

Le magnétisme est la lutte de deux forces : d'un côté le magnétiseur qui veut, de l'autre le sujet qui se défend et se roidit contre la volonté qui le domine.

Ce choc de deux regards a quelque chose d'effrayant. Il y a quelques années, un magnétiseur bien connu racontait qu'il faisait d'habitude des expériences sur des grenouilles. Ces intéressants batraciens ont, paraît-il, beaucoup de force dans le regard, et il faut une peine considérable pour les

magnétiser et les dominer sous la cloche de verre qui leur sert de prison.

Un jour le jeune fils de ce magnétiseur voulut faire comme papa et se mit à fixer une des grenouilles paternelles. Mal lui en prit, car la grenouille était forte, plus forte que lui, et comme, une fois les deux regards plongés l'un dans l'autre, il est fort difficile au plus faible de se détacher, le pauvre jeune homme attiré, fasciné, allait être magnétisé par la grenouille, lorsque l'auteur de ses jours, accouru à ses gémissements, l'arracha à cette humiliante situation.

Quoi qu'il en soit de cette véridique histoire, M. Donato a ouvert des horizons nouveaux. Les conséquences de la vulgarisation du magnétisme sont innombrables. La plus immédiate en est un sujet de conversation tout trouvé pour l'hiver, si long qu'il soit. C'est bien quelque chose. E.

L'Asile de nuit à Genève.

Allons bon! Quelle singulière idée le *Conteur vaudois* a-t-il de nous donner un article qui ne peut pas être bien gai, juste au moment où l'approche du Nouvel-An doit disposer aux joies reconfortantes de la vie de famille?

J'admets que le sujet ne soit pas gai; mais si je sais rendre une faible partie de l'intérêt qu'il m'a inspirée, peut-être trouverez-vous qu'il ne manque pas d'actualité, dans une saison où la *belle étoile* ne représente pas l'idéal de la chambre à coucher.

L'Asile de nuit! Ce doit être une grande pièce carrée, sombre, peu parfumée, — dans le sens agréable du mot, — où des individus en guenilles viennent chercher un abri. Quelques matelas jetés à terre, et dessus des êtres hâves, misérables, cherchant le repos momentané d'une existence faite de privations et d'excès. Certaines gravures vous ont représenté ainsi les refuges que de grandes villes offrent aux malheureux qui n'appartiennent ni à la classe des propriétaires, ni à celle des locataires.

Mais vous savez, il y a fagot et fagot; il y a aussi asile et asile.

Si vos pas vous conduisent un jour à Genève et que vous ayez quelques instants à perdre.... non! mais à bien employer, dirigez-vous vers le quartier Saint-Jean, en-dessus de la ligne du chemin de fer. Prenez le premier passage couvert que vous trouvez après le magnifique bâtiment des *Arts industriels* et vous arriverez sans peine à l'Asile de nuit. Vous entrerez dans une petite pièce toute égayée par les nombreuses gravures et estampes qui tapissent les parois. Vous annoncerez le but de votre visite, et avec le meilleur empressement vous serez conduit dans le dortoir.

Une grande rangée de lits en fer, d'une construction aussi confortable que solide, occupe un des côtés de la chambre. Sur chaque lit, vous trouvez, à la tête, un oreiller et une couverture grise, soigneusement pliée ; au pied, une paire de pantoufles. Contre la paroi opposée, une longue table, des tabourets et une étagère avec des publications illustrées et des livres allemands et français.

Quand vous avez traversé la pièce dans toute sa longueur, vous entrez dans une cour, étroite peut-être, mais où tout est si bien à sa place qu'on ne la voudrait pas plus large. Un lavabo, avec robinets, brosses, savon, miroir ; un banc pour le nettoyage de la chaussure; des cordeaux pour recevoir les couvertures que les clients doivent *battre* chaque matin avant de partir; un petit jardin soigné, où vous chercheriez vainement un brin d'herbe inutile; puis tout au bout, les dépendances indispensables. Tout cela, simple, rustique, en planches peu ou point rabottées, mais d'une propreté à ne pas y croire.

Le voyageur à la bourse légère, l'enfant du pays sans asile, va frapper à la porte, vers le soir. Il dispose de 30 centimes et il les offre en échange de l'hospitalité qu'il va recevoir. S'il n'a pas 30 centimes, il va d'abord au Bureau de Police ou au Bureau de bienfaisance, là on lui donne une carte représentant également pour l'Asile une valeur de 30 centimes.

Dans l'un et l'autre cas, il donne à l'entrée ses noms, prénoms et profession, dépose son argent *et son tabac* et passe au dortoir. Il échange sa chaussure contre la paire de pantoufles qui l'attend et se livre à la lecture, si cela lui convient, jusqu'au moment où une bonne ration de soupe fumante lui est apportée; puis à huit heures et demie, il s'étend sur son lit.

Le matin, soins de propreté et ration de soupe ; la porte s'ouvre et l'homme va chercher son travail ou reprendre sa route.

Quand je dis l'homme, c'est façon de parler ; car la femme, elle aussi, trouve asile dans cette maison hospitalière ; un côté séparé de la maison lui est attribué, où les lits ont des matelas et des draps ; la femme a droit à quelques égards de plus.

Les ivrognes ne sont pas reçus dans la maison : le violon est pour eux. Mais à toute heure de la nuit, l'individu sans asile peut réclamer l'hospitalité, et elle lui est accordée. Il est accueilli avec bonté, mais il ne faut ni bruit, ni désordre. Le chef de la maison cache, sous un aspect un peu rude, un fond de bienveillance et de dévouement que connaissent et les clients et les visiteurs ; il n'est pas d'attention qu'il n'ait pour ses pensionnaires; mais c'est un homme à poigne, que ce brave M. Steck, Vaudois d'origine et de cœur, avec cela grand ami de l'humanité, pour l'avoir vue un peu sous tous ses aspects, dans l'Ancien et dans le Nouveau Monde.

M. et Mme Steck dirigent l'Asile depuis sa fondation. Ils l'ont vu naître, grandir et prospérer. Ils ont su y intéresser un grand nombre de personnes agréablement impressionnées par l'aspect d'ordre et de méticuleuse propreté que l'on peut donner à une maison où l'on s'attendrait facilement à trouver autre chose. Quand le mobilier a eu besoin